

Enfin, la détonation éclata. Dans le nuage de fumée on vit la silhouette de Chandranahour dressée et la tigresse hurlante, une patte brisée, qui se relevait en une courte stupeur.

—Courage ! hurla l'Irlandais.

Déjà il avait franchi le bloc d'abri.

Chandranahour s'élança, la tigresse fit un bond court et rapide. Elle n'eût pas le temps de recommencer : une balle de James lui brisa net une autre patte. Terrassée, impuissante, avec son grondement redoutable, ses larges crocs, elle restait un effroyable symbole de la force.

Chandranahour, réfugié derrière le vainqueur, avait, dans l'excessive joie de la délivrance, perdu l'usage de ses muscles. Il s'appuyait au bloc de pierre, en stupeur, soutenu par Djoûna. MacCartly prit son deuxième rifle des mains de Bavadjee et fit trois pas vers la bête.

Elle tenta de se soulever, ou du moins de ramper vers l'Européen ; elle avança sa tête monstrueuse, ses mâchoires dévoreuses de chair humaine où tant de vertèbres s'étaient broyées, tant d'existences anéanties. Elle retomba sans force, et James la contemplait avec une satisfaction vengeresse et cruelle : il lui semblait qu'elle comprenait à présent la puissance de l'homme, que désormais elle n'oserait plus, libre, prendre sa proie dans les villages ou tout au moins qu'elle tuerait hâtivement, avec frayeur, comme on tue un trop dangereux ennemi.

—Maître, demanda Bavadjee, tu ne vas pas la tuer ?

—Non, je la veux prisonnière !... Chandranahour est-il blessé ?

—Non, seigneur... un peu faible seulement !

Il vint s'agenouiller devant l'Européen et lui baisa la main avec humilité. Une gratitude, une admiration infinies brillaient dans ses grands yeux noirs.

—Bien... bien ! dit James avec attendrissement. Crains-tu de rester seul avec moi pendant que Bavadjee et Djoûna iront chercher des cordes, de la toile, une civière et des porteurs ?

—Ah ! seigneur... je me sens plus en sûreté auprès de vous que derrière une triple muraille de bronze.

—En ce cas, Bavadjee, tu peux partir. Mon rifle est-il en ordre ?... Bien !... Va !

La nuit, sous le ciel si pur, devenait fraîche. Le firmament buvait la chaleur : la plaine devait être glaciale. Mais dans le bois demeurait une tiédeur charmante, une atmosphère de rêve, légèrement assoupie par l'expiration carbonique des arbres. La lumière tombait comme une neige d'atômes. Des étoiles très pâles nageaient sur le zénith profond, sur les lacs impondérables de la voie lactée.

MacCartly s'était assis sur une grosse racine d'arbre et contemplait la tigresse blessée. Par moments, il avait quelque pitié, un frisson de miséricorde suggérée par la splendeur nocturne, mais en se retournant, en voyant Chandranahour encore tout blême de son épouvantable aventure, tremblant à chaque grondement douloureux de la tigresse, la colère de James remontait plus forte, pareille à la haine d'un sacrilège.

Quatre heures plus tard, la bête était captive. Des liens entrelaçaient tout son corps. Un réseau de bambous l'enfermait dans une sorte de cage très basse. Les hommes de Nardonarès se pressaient tout autour. Elle leur semblait formidable encore, avec une grandeur de déité souterraine, de déité pareille aux forces meurtrières, aux sinistres puissances de la maladie et de la mort dont l'Inde a fait d'innombrables entéléchies.

L'un l'autre, ils s'encourageaient ; toutefois ils se rassuraient surtout de la présence de l'Européen et, au moment où les porteurs s'ap-

prêtaient à enlever le monstre, un vieillard s'avança :

—Te voilà réduite à l'impuissance, Mangeuse d'hommes, te voilà courbée et captive... et tu ne mourras point ! Un homme t'a vaincue ! Tu connaîtras la suprématie de notre race, tu hurleras derrière les barreaux d'une cage, et les petits enfants riront de ta fureur ! Tu t'en iras de ville en ville, tu verras du haut des chariots passer la jungle et la forêt dont tu ne connaîtras plus jamais les délices ! Ta vie sera une longue tristesse et une humiliation profonde, parce que tu as profané la noblesse de nos frères et que tu t'es jouée de leurs angoisses !...

La bête gémit, débilitee par la souffrance, et les Hindous crurent que, dans sa substance obscure, dans sa cervelle étroite et féroce, elle connaissait la suprématie de l'Homme.

J.-H. ROSNY.

### LA TRAPPE DE N.-D. DU LAC A OKA

(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui, parmi nos vues "A travers le Canada" une gravure représentant le monastère de Notre-Dame du Lac, près du lac des Deux-Montagnes.

Il faut voir cette massive construction se révéler tout à coup aux regards du voyageur surpris apparaissant soudain au fond d'un valon où elle dissimule sa majesté tranquille, il faut l'apercevoir ainsi pour en goûter tout le charme imposant.

Il y a quelques années, cet endroit était désert, inculte. Les moines agriculteurs, de l'ordre bénédictin, y ont apporté la vie, presque la prospérité déjà.

C'est qu'il n'y a point de stérilité que ne féconde le labeur constant de ces héroïques cultivateurs ; il n'y a pas de désert que leur présence et leur action ne rendent bientôt habitable, presque délectable.

Le monastère de la Trappe de Notre-Dame du Lac se compose d'un vaste corps de bâtisse formant trois des côtés d'un rectangle qui sera parfait bientôt, lorsque la chapelle monastique, actuellement en construction sera parachevée.

L'hôtellerie, qui s'achève également à l'heure présente, fera saillie, dans des proportions assez notables, sur l'un des côtés du rectangle, celui du frontispice.

Cet établissement de la Trappe de N.-D. du Lac vaut la peine d'être visité. Nous en donnons à nos lecteurs l'assurance de quelqu'un qui l'a vu à plus d'une reprise et n'attend qu'une occasion favorable d'y retourner encore.—J. ST.-E.

### ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE

Quatre années sous terre.—Le téléphone réveille-matin.—Jusqu'où l'amour de la science peut aller.—Les aliments producteurs d'énergie.—La photographie à la minute.

Un journal américain, *Scientific American*, rapporte le curieux effet produit par la lumière du jour et les rayons solaires, sur six mules qui avaient traîné pendant quatre ans des wagons de charbon dans la mine de Lacon (Illinois). Ces animaux ont été ramenés au jour tout récemment. Or, pendant ces quatre années, les mules n'avaient vu d'autre lumière que celle de la lampe Davy. Quand les pauvres bêtes arrivèrent à la surface du sol, le soleil était au zénith. On les vit aussitôt fermer les yeux ; elles furent prises d'un trem-

blement général comme à l'approche d'un grand danger.

Elles firent, les yeux toujours fermés, le trajet de près de deux kilomètres qui les séparait de leur écurie. Ce n'est qu'à la nuit qu'elles commencèrent à ouvrir les yeux et à donner les marques d'une vive satisfaction qui se traduisit par des braiments et des gambades interminables. Elles s'habituerent d'ailleurs rapidement à leur changement d'existence et les premiers jours ne voulurent toucher à aucune nourriture ; elles paraissaient se contenter de l'air pur et de la lumière du soleil. Aujourd'hui, revenues de la singulière impression qu'elles ont éprouvée, les mules ont oublié leur longue vie souterraine.

Une nouvelle invention nous arrive en ligne directe des Etats-Unis. D'après le journal *Science*, on y songe sérieusement à remplacer le réveille-matin suranné par le moderne téléphone. Une société d'exploitation vient, paraît-il, de se constituer pour mener ce projet à bonne fin. Chaque soir, avant de se coucher, l'abonné indiquera à la station centrale l'heure à laquelle il entend sortir de son lit le lendemain matin. A l'heure dite, un carillon éclatant le tirera brusquement de sommeil. Décidément, aux Etats-Unis, l'antique réveille-matin a fait son temps ; il a vécu pour toujours.

Ce n'est pas tout encore. Chacun sait que l'américanisme consiste à joindre le sérieux au pratique. La même société d'exploitation se propose en outre d'adapter encore au téléphone un phonographe qui, la sonnerie cessant, récitera un verset de la Bible ou une prière et sans doute aussi chantera un psaume que pourra accompagner en sourdine le brave Yankee tout en continuant à s'habiller. Comme d'après son précepte, *time is money*, il fera d'une pierre deux coups : il commencera sa journée pieusement sans perdre de temps, et la continuera en gagnant beaucoup d'argent.

Ce que nous allons vous raconter n'est peut-être pas trop propre, mais, puisqu'il s'agit de science, tous, amis lecteurs, nous devons nous incliner devant le dévouement poussé jusqu'à ses extrêmes limites, par un savant Allemand, le Dr Geitz, un micrographe et bactériologiste très distingué dureste. Pour plus amples renseignements, ce savant habite Munich. Il vient de reconnaître que, sur une rondelle de trois millimètres de diamètre, découpée par lui, dans une chaussette de laine... pas fraîche, vivaient tranquillement *trois cent cinquante-six* colonies de microbes, des plus pathogènes naturellement.

Sur une semblable rondelle provenant cette fois d'une chaussette de coton, pas propre non plus, le nombre de colonies se trouvait doublé et atteignait 712 types divers. Cette quantité diminuait dans de notables proportions sur des rondelles détachées de bas ou de chaussettes récemment lavées, elle n'était plus que de 33. C'est égal, nous avons le droit de vous dire *in petto* : Quelle singulière occupation à choisir ce docteur ! Nos pères vivaient bien avec tous ces microbes et ne s'en portaient pas plus mal, pourrions-nous ajouter ; oui, mais ils sont morts, nous répondrait sans doute ce collectionneur de chaussettes.

Certains aliments solides ou liquides produisent l'énergie à divers degrés. A ce sujet une publication spéciale, le *Journal de la Santé*, analyse tout au long les effets produits sur l'économie par l'absorption de ces aliments. Il dit que la mélasse, le miel et le sucre surtout sont éminemment producteurs d'énergie. Le thé a très peu de valeur nutritive. Il n'est ni producteur de chaleur, ni